

croîtra. Dans l'ensemble, cela signifiera une situation révolutionnaire. Dans ces conditions, la question de la perspective de la victoire dépend aux trois-quarts de la stratégie communiste.

Le parti révolutionnaire doit cependant aussi être armé pour une autre perspective, c'est-à-dire pour celle de la venue plus rapide du tournant de conjoncture. Admettons que le gouvernement Schleicher-Papen réussisse à tenir jusqu'au commencement du renouveau du commerce et de l'industrie. Serait-il sauvé par cela ? Non, le commencement d'une conjoncture ascendante signifierait la fin du bonapartisme et peut-être encore de quelque chose de plus.

Les forces du prolétariat allemand ne sont pas épuisées. Mais elles sont minées par des sacrifices, des défailles, des désillusions, en commençant depuis 1914 ; par la félonie systématique de la social-démocratie ; par l'auto-décrédit du P.C. Six à sept millions de chômeurs sont accrochés comme une lourde charge aux pieds du prolétariat. Les décrets-lois de Brüning et de Papen n'ont rencontré aucune résistance. Le coup d'Etat du 20 juillet est resté sans riposte.

On peut prédire avec pleine certitude que le changement de la conjoncture confèrera à l'activité momentanément tombée du prolétariat une puissante impulsion. Au moment où l'entreprise cesse de congédier les travailleurs et où elle en prend de nouveaux, l'assurance des ouvriers en eux se fortifie ; ils sont de nouveau nécessaires. Le ressort tendu commence de nouveau à se détendre. Les travailleurs entrent toujours plus facilement en lutte pour la reprise des positions perdues que pour en conquérir de nouvelles. Et les travailleurs allemands ont trop perdu. Ni par les décrets-lois, ni par l'emploi de la Reichswehr on ne pourra liquider les grèves de masses qui se développeront sur la vague de la montée. Le régime bonapartiste qui ne peut tenir que par la « trêve politique » tombera comme premier sacrifice du changement de conjoncture.

On observe une montée de la lutte gréviste, dès maintenant, dans différents pays (Belgique, Angleterre, Pologne, en partie Etats-Unis, mais pas l'Allemagne). Donner, à la lumière de la conjoncture économique, une appréciation des grèves de masses qui se déroulent actuellement n'est pas facile. La statistique établit les changements de conjoncture avec un retard inévitable. La renaissance doit devenir un fait avant qu'on puisse l'enregistrer. Les travailleurs ressentent généralement les changements de conjoncture plus tôt que les statisticiens. De nouvelles commandes ou même l'attente de nouvelles commandes, l'installation de l'entreprise pour l'élargissement de la production ou au moins la cessation des congédiements augmentent aussitôt la force de résistance et les exigences des ouvriers. La grève défensive des ouvriers du textile du Lan-

cashire est indéniablement provoquée par un certain changement dans l'industrie textile. Quant à la grève belge, elle se déroule manifestement sur la base de la crise s'approfondissant toujours encore de l'industrie houillère. Au caractère changeant de cette phase de la conjoncture mondiale correspond la variété des secousses économiques, qui sont à la base des dernières grèves. Mais en général l'augmentation du mouvement des masses indique plutôt un tournant de conjoncture devenant perceptible. Toutefois, le renouveau réel de conjoncture appellera dès ses premiers pas un large essor de la lutte des masses.

Les classes dominantes de tous les pays escomptent des miracles d'une montée industrielle : la spéculation boursière déchaînée le prouve déjà. Si le capitalisme pénétrait réellement dans la phase d'une nouvelle prospérité ou même seulement d'une montée lente, mais durable, cela entraînerait avec soi nécessairement la stabilisation du capitalisme, l'affermissement des positions de la bourgeoisie, accompagné de l'affaiblissement du fascisme et du renforcement simultané du réformisme. Mais il n'existe pas la moindre raison pour espérer ou redouter que la nouvelle renaissance de conjoncture, en soi inévitable, pourra surmonter les tendances générales de décomposition de l'économie mondiale et, en particulier, de l'économie européenne. Si le capitalisme d'avant-guerre se développerait selon la formule de la production élargie des marchandises, le capitalisme actuel avec toutes ses oscillations de conjoncture ne présente qu'une production élargie de misères et de catastrophes. Le nouveau cycle de conjoncture entraînera le regroupement inévitable des forces au sein des différents pays, aussi bien qu'au sein de tout le camp capitaliste, avant tout de l'Europe vers l'Amérique. Mais déjà, en très peu de temps, il placera le monde capitaliste devant des contradictions non résolubles et le condamnera à de nouvelles convulsions encore plus formidables.

Sans risquer de se tromper, on peut faire les pronostics suivants : le renouveau économique suffira à fortifier l'assurance des ouvriers en eux et à prêter à leur lutte une nouvelle impulsion, mais elle ne suffira aucunement à ouvrir au capitalisme, particulièrement au capitalisme européen, la possibilité d'une renaissance.

Les conquêtes pratiques que la nouvelle montée de conjoncture du capitalisme déclinant ouvrira au mouvement ouvrier revêtiront forcément un caractère extrêmement limité. Le capitalisme allemand pourra-t-il, au sommet du renouveau de l'économie, rendre aux ouvriers les conditions qui existaient avant la crise actuelle ? Tout force à répondre par avance négativement à cette question. Le mouvement des masses réveillées devra d'autant plus vite s'engager dans la voie politique.

La première étape du renouveau industriel sera déjà extrêmement dangereuse pour la social-démocratie. Les travailleurs

se lanceront dans la lutte pour regagner ce qu'ils ont perdu. Le sommet de la social-démocratie sera saisi d'un nouvel espoir de rétablissement de l'ordre « normal ». Son souci principal sera de rétablir sa capacité de coalition. Les chefs et les masses tireront dans des directions opposées. Pour exploiter à fond la nouvelle crise du réformisme, les communistes ont besoin d'une orientation juste dans les changements de conjoncture, et de l'élaboration à temps d'un programme de revendications pratiques partant avant tout des pertes souffertes par les ouvriers dans les années de crise. Le passage des luttes économiques aux luttes politiques sera un moment particulièrement appro-

prié pour raffermir la force et l'influence du parti révolutionnaire du prolétariat.

Cependant, un succès sur cette voie, comme aussi sur d'autres, ne peut être atteint qu'à une condition : par une application juste de la politique du front unique. Pour le P. C. allemand, cela veut dire avant tout : assez de rester assis entre deux chaises dans le domaine du mouvement syndical ; prendre un cours ferme sur les syndicats libres ; introduire les cadres actuels de la R. G. O. dans leurs rangs ; entamer une lutte systématique au moyen des syndicats pour l'influence sur les conseils d'usine ; préparer une vaste campagne sous le mot d'ordre du contrôle ouvrier sur la production.

### VIII.— La voie vers le socialisme

Kautsky, Hilferding et autres expliquèrent plus d'une fois, dans les dernières années, qu'ils n'avaient jamais été partisans de la théorie de l'écroulement du capitalisme que les révisionnistes attribuaient autrefois aux marxistes et que, maintenant, les kautskystes attribuent souvent aux communistes.

Les bernsteiniens traçaient deux perspectives : l'une irréaliste soi-disant « marxiste » orthodoxe selon laquelle finalement, sous l'influence des contradictions internes du capitalisme, l'écroulement mécanique de celui-ci devait se produire ; et une seconde, « réelle » selon laquelle devait s'accomplir une évolution graduelle du capitalisme au socialisme. Si contradictoires que ces deux schémas soient à première vue, un trait commun les unit cependant : l'absence du facteur révolutionnaire. Tandis qu'ils repoussaient la caricature de l'écroulement automatique du capitalisme qu'on leur attribuait, les marxistes montrèrent que, sous l'influence de la lutte de classes s'accroissant, le prolétariat accomplira la révolution longtemps avant que les contradictions objectives du capitalisme aient mené à l'écroulement automatique de celui-ci.

Cette lutte idéologique se déroulait encore à la fin du siècle dernier. On doit cependant reconnaître que la réalité capitaliste depuis la guerre s'est, dans une certaine mesure, beaucoup plus rapprochée de la caricature bernsteinienne du marxisme que quiconque pouvait le supposer, avant tout, les révisionnistes mêmes : le spectre de l'écroulement n'était-il pas dessiné par eux seulement pour démontrer son irréalité. Entre temps, dans les faits, le capitalisme se montre d'autant plus près de la décomposition automatique que l'offensive révolutionnaire du prolétariat dans le sort de la société est différée.

La théorie de la paupérisation constituait l'élément principal de la théorie de l'écroulement. Les marxistes affirmaient, avec une certaine prudence, que l'accentuation des

contradictions sociales ne devait pas signifier inconditionnellement une chute absolue du niveau de vie des masses. Mais, en réalité, c'est ce dernier procès qui se développe précisément. Où donc l'écroulement du capitalisme pouvait-il s'extérioriser plus brutalement que dans le chômage chronique et la destruction des assurances sociales, c'est-à-dire dans le refus de l'ordre social de nourrir ses propres esclaves ?

Les freins opportunistes dans la classe ouvrière se sont montrés suffisamment puissants pour accorder des décades supplémentaires aux forces élémentaires du capitalisme qui se survit. En résultat ne se produisit pas l'idylle de la transformation pacifique du capitalisme en socialisme, mais un état tout à fait voisin de la décomposition sociale.

Les réformistes tentèrent longtemps de rejeter sur la guerre la responsabilité de l'état actuel de la société. Mais, premièrement, la guerre n'a pas créé les tendances de désagrégation du capitalisme, elle les a seulement extériorisées et accélérées ; deuxièmement, la guerre n'aurait pas pu exécuter son travail de désagrégation sans le soutien politique du réformisme ; troisièmement, les contradictions sans issue du capitalisme mondial préparent, de divers côtés, de nouvelles guerres. Le réformisme ne pourra détacher de lui la responsabilité historique. En paralysant et en freinant l'énergie révolutionnaire du prolétariat, la social-démocratie internationale confère au procès de l'écroulement capitaliste les formes les plus aveugles, les plus effrénées, les plus catastrophiques et les plus sanglantes.

Evidemment, on ne peut parler d'une réalisation de la caricature révisionniste du marxisme que conditionnellement, dans l'application à une période historique déterminée. L'issue du capitalisme décadent — si même avec un grand retard — se trouvera non sur la voie de l'écroulement automatique, mais sur la voie révolutionnaire.